

# Une dent contre Dieu

Marcel Godin

Volume 5, numéro 2, mai 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036387ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036387ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

## ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Godin, M. (1969). Une dent contre Dieu. *Études françaises*, 5(2), 163–183.  
<https://doi.org/10.7202/036387ar>

## UNE DENT CONTRE DIEU

Ne croyez pas ce que je vais vous dire. Je me mens comme vous vous mentez pour avoir le droit d'être ce que vous êtes. Les souvenirs mentent davantage, mais comment émerger d'eux, être vrai ? Est-ce là mon rôle ? Dois-je jouer à cache-cache avec ma vérité quand elle est si subjective, que je suis si instable ?

Hier j'étais un oiseau. Aujourd'hui, je ne sais pas qui je suis tant je me sens cristallisé dans ma mémoire, à l'époque même de ma naissance que je voudrais vous raconter. Mais surtout, je voudrais dire de quelle manière je me suis enfanté, par quelle astuce j'ai choisi mon père et ma mère quand j'ai eu la volonté de naître.

Des vagues blanches roulaient sur la grève. Le vent était jaune et chaud, fou comme de longs cheveux de femme. Un cheval galopait poursuivi par une meute d'enfants sales qui lui hurlaient des imprécations et brandissaient les poings. Le soleil couchant multipliait les silhouettes, silencieux comme toujours, observant de son œil écarlate ce spectacle inédit. Il se trouvait un enfant parmi le groupe qui tenait un large couteau à la main. Avec la souplesse d'un acrobate, il fit un bond et sauta sur la croupe de la bête en s'agrippant à la crinière à laquelle il entremêla ses frêles doigts. Puis il cramponna ses cuisses et s'inclinant le plus près possible du poitrail, il leva le bras pour y enfoncer la lame de son couteau.

Tous les autres enfants restèrent là, stupéfaits, la bouche ouverte. Les uns pleuraient, d'autres passaient sur leur front une main moite d'émotion ou repoussaient nerveusement une mèche de cheveux rebelles. Tous battaient des tempes. Tous étaient essoufflés. Alors le cheval se cabra sur ses pattes arrière, comme pour s'élancer. Le sang gicla. Il tomba d'un coup sec en entraînant avec lui son cavalier.

Le vent s'était tu. Le soleil tournait au mauve. La mer était devenue calme et inquiétante. Pris de panique, tous les enfants s'enfuirent en poussant de petits cris aigus ne laissant à la grève que l'empreinte de leurs pieds nus. Seul l'enfant agile resta là devant son crime et attendit que la mer se ranimât. Ce qu'elle fit lentement, par petites secousses, à peine frissonnante. Elle vint ainsi chercher la bête par à-coups, en l'enveloppant d'écume. Je venais de naître, un couteau à la main, en tuant un cheval.

Mes parents surgirent de la mer, là même où le cheval s'était immergé.

— Bien fait, petit, dit mon père. Je m'appelle Antoine. Je te présente ta mère.

À peine lui avais-je souri en me débarrassant du couteau sanglant que je tenais à la main, que mes frères et sœurs surgirent de je ne sais où.

Alors, alors . . .

Ce n'est pas vrai. Je suis né comme tout le monde. Et ce n'est pas ma faute. J'aurais tellement voulu me créer, être mon propre père et ma propre mère. Comme je serais bien éduqué ! J'aurais pris soin de moi avec précaution, me serais versé des tonnes de tendresse, de compréhension ; j'aurais eu des patiences subtiles et, avec le temps, je serais devenu ce genre d'homme que tous les hommes ont en horreur, c'est-à-dire un être parfait. Oh, si j'avais pu être mon propre maître !

Quoi ! Suis-je encore fou ? Non ! J'ai la certitude d'être revenu de ma folie, aidé par la mer, par les oiseaux qui viennent du large et se posent sur les rochers. Les galets roulent les uns sur les autres en un bruit saccadé. Voyez comme tout est calme et beau. Nous sommes à Bénalmadena, en Espagne. Des rochers noirs et argentés. Une petite plage où je peux me baigner nu. Comment ne pas être guéri ! Je m'amuse à lancer des galets sur la surface de l'eau. Je tairai ma meilleure réussite tant je crains de faire des jaloux ou d'être invité par une association maniaque à participer aux olympiades des lanceurs de galets. Il fait

soleil. Je ne suis plus tellement triste. Je me laisse porter par mes souvenirs. Quand, certains matins, je me réveille avec des larmes, je ne fais plus de complaisance. Je chasse les mauvais jours, je me convains de bonheur, je pense aux plus malheureux que moi ou que j'imagine tels. Je me trouve privilégié, car il y a tellement de gens qui voudraient être à ma place. Mais il manque une chose; je voudrais assouvir un besoin: ne pas être seul, poser ma tête sur des genoux, dire je t'aime, demander de l'affection dont j'ai tant besoin et la donner au gré de ma muable bonté qui se sert en donnant.

Je ne devrais rien ajouter à tout cela puisque je me suis retiré ici par choix et par nécessité. Mon été est fini. La saison de la mémoire est commencée. Elle dégorge. Entrez-y, c'est facile, je n'ai qu'à descendre la fermeture éclair et libérer l'étui qui couvre ma tête. Vous verrez tout. Suivez-moi dans mes mensonges. Nous en rirons finalement, puis nous échangerons les masques de nos vérités.

\*

\*   \*

C'est sûrement jour de fête. Le soleil est tellement lumineux! Une femme est assise sur la banquette d'un petit bateau de plaisance ancré dans le port du club nautique de Trois-Rivières; et sur la rivière Saint-Maurice, flotte de billots.

Mes parents sont là avec des amis, dont cette femme qui porte un immense chapeau de paille. Elle est vêtue d'une robe blanche à pastilles rouges. Le soleil la darde et la maquille de petites taches de lumière que laissent passer les interstices de la paille lâchement tressée. Sa voix est métallique, osseuse comme elle et ses longues mains qui ne semblent pas avoir fini de croître. Elle s'amuse beaucoup et rit à gorge déployée. Elle me tient sur ses genoux. Elle est nerveuse et agitée. De temps en temps, lorsqu'elle est prise d'une plus grande émotion, elle me serre très fort contre elle et dépose ses lèvres minces et humides sur ma joue.

— Le cher petit, le cher petit. Vous racontiez donc...

Je me sens envoûté. Je suis possession de femme. Aussitôt conscient, poussé par une force démesurée pour ma taille, je me laisse sournoisement glisser le long de ses jambes et, sans attirer l'attention, je la saisis par les pieds et d'un coup sec la bascule par-dessus bord avec ses rires hystériques que l'eau change en glouglous. Tous croient à un faux mouvement. Ils se précipitent pour regarder, mais la petite embarcation verse. Suis minuscule, si peu lourd ; suis seul à pouvoir flotter sur un billot.

Tout s'estombe pour faire place à un monsieur qui est tout le contraire, gras, immense, avec un ventre démesuré et moelleux comme les oreillers de chez tante Joséphine qui demeure à la campagne où je suis allé quelques fois, moins souvent que mes frères et sœurs, parce qu'elle ne m'affectionnait pas particulièrement et, surtout, parce que j'avais peur des vaches qu'il fallait aller chercher au champ pour le train de cinq heures du soir. Il y avait parmi elles un bœuf rébarbatif dont on m'avait dit qu'il n'aimait pas les enfants et encornait ceux qui n'étaient pas sages. Donc, je n'y allais pas souvent même si j'aimais les oreillers de chez tante. Le ventre du monsieur compensait pour l'instant. Il me prenait toujours sur ses genoux. Cette fois-là, nous étions en voiture, une vieille décapotable, avec un volant en bois et, de chaque côté, de petits leviers dont l'un servait à klaxonner. Je le remue. Le monsieur feint de sursauter et il rit tant que son ventre saute, et mon père assis à côté, le rappelle à la prudence, car la voiture va de gauche à droite puisque c'est moi qui tiens le volant. Le monsieur joue dans mon cou avec la pointe de son menton barbu. Il pue l'alcool. Soudain, je donne un coup de volant à gauche. La voiture bifurque et va s'immobiliser contre un arbre. Tous sont morts. Sauf moi. Ce n'est pas vrai. J'aurais tellement aimé !

Comme j'étais petit ! Je ne couvrais pas la grille de la bouche d'air chaud qui montait de la cave et qui formait un carré sombre sur le plancher du couloir, face à la porte d'entrée où je passais des heures et des heures précieuses à jouer dans le confort du courant de chaleur. Quelqu'un vient me prendre dans ses bras. Je vole. On m'inonde de

larmes. On m'oblige à des sentiments qui ne trouvent aucun écho en moi.

— Il ne pleure même pas, dit une tante.

— Il est bien trop petit. À cet âge, on ne comprend pas.

Alors pourquoi m'emmener au salon où je ne vois plus la moustache de mon grand-père qui ne saute plus sur sa lèvre. Il est là couché dans de la soie blanche. On lui a fait un drôle de lit. Des cierges sont allumés. Le noir triomphe et assombrit les larmes et les voix gutturales de mes tantes hystériques qui ont l'émotion facile et l'art de se troubler en vain. Apprendre la mort. Mon Dieu, je revois mon grand-père qui me fait sauter sur ses genoux et m'enveloppe de la fumée jaunâtre de sa pipe d'où sortent des cercles provisoires absorbés par mes rires et l'air qu'ils troublaient.

Je vous présente cette famille. Tante Solange, mi-gendarme, mi-garde-chiourme. Ce n'est pas une femme. C'est un monument. Elle m'apparaît énorme, la taille si serrée qu'on dirait toujours qu'elle va suffoquer. Quelle est cette autre qui a l'air d'un homme avec ses cheveux coupés court et sa cigarette. Telle une abeille, elle voit à tout, décide et tranche tout. C'est elle qui a succédé à la grand-mère morte après je ne sais plus combien d'accouchements. Sa présence est envoûtante, mais dans le mauvais sens du mot. Tout autour d'elle on semble la craindre et l'éviter. Cette autre encore, fragile comme un soupir et qui longe les murs en marchant pour ne pas offrir sa vulnérabilité à qui pourrait bien lui planter un chagrin dans le dos. Je la trouvais belle. Elle seule avait droit de me prendre dans ses bras. Je lui étais soumis. D'autres tantes imprécises s'ajoutent au troupeau. On ne les compte pas à cet âge et n'ayant vécu près de cette famille que par ouï-dire, je ne saurais les nommer toutes. Vingt-quatre enfants, m'a dit mon père. Les oncles étaient plus nombreux que les tantes. Tenez, ce névropathe-pédéraste qui agite constamment son index sur sa cigarette, qui comme diable ou comme vice se donne chaque fois qu'il ouvre la bouche ou tend la main. On dirait un enfant-fou entouré d'adultes-fous. Si

on l'avait surnommé « le pédé » c'est qu'il devait l'être, même si on prononçait ce mot à voix basse en rappelant à ceux qui s'oubliaient : « Chut ! Le petit est là. Il a de si grandes oreilles. »

Des oreilles ? Je le crois. On ne voyait qu'elles et elles entendent encore aujourd'hui : « Eh ! Ti'Rouge Cabano, t'as les oreilles comme des portes de grange. Ferme-les, le foin va sortir. » Je répliquais : « Je vais le dire à mon père. »

— Bah ! mon père est plus fort que le tien.

— Oui, mais le mien est bien plus riche !

À court d'arguments, je prenais la première motte de terre qui me tombait sous la main et je la lançais à mon adversaire. Devant la riposte j'attelais mon courage qui m'emmenait vite à la maison. Dans mon énervement j'oubliais toujours le chien des Laurier qui ne manquait jamais de me poursuivre comme s'il avait senti que j'en avais une peur bleue.

— Eh ! Ti'Rouge Cabano, tu te tapes les talons aux fesses !

— Fido, Fido, Fido, rappelait la grosse Laurier.

Le chien, à regret, la queue battante, retournait vers sa maîtresse qu'il ne tardait pas à imiter en se faisant tout rond sur le paillason de la porte.

J'ai toujours eu peur des chiens. Peut-être aussi de mes oncles ? Il y en avait tellement. Des ivrognes, des alcooliques, des vicieux, un curé, des menteurs, deux médecins, de beaux cerveaux, une promiscuité, de la suspicion, de la jalousie, de l'envie, de la méchanceté et même des qualités.

Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas sauvé de cette famille et épargné d'en subir les avatars, et tout, et tout !

\*

\*      \*

Nous voici nombreux à graviter autour d'une femme qui fait des repas, lave notre linge, nous met au lit, nous

assomme de ses commandements et nous rend conscients de son inutilité affective, émotive et intellectuelle. Nous pourrions nous en passer si nous savions comment faire. Elle est mon premier désordre, ma première blessure, ma frustration amoureuse. J'ai pourtant le goût de ses mains sur moi, de ma tête contre ses seins et je n'ai rien de tout cela qu'une certaine indifférence pour ne pas dire une certaine aigreur. Je devais l'aimer comme j'aimais mon ami.

Le voici qui revient. Il s'appelle Jacques. Il me ressemble. Il a la larme soudaine et inattendue. Il sait comme personne n'a encore su passer son bras autour de mes épaules, me raccompagner après la classe, me donner ce qu'il a ou l'échanger, vider ses poches sans scrupule, comme il n'aurait jamais osé le faire devant ses parents, n'ayant pour moi nul secret, mais l'amitié belle et vraie, l'impudeur de ses bouts de ficelle, de ses coquilles de noix, de ses vieux timbres, d'un canif difficile à ouvrir. J'ai appris de lui à vider mes poches et mon cœur.

Je le revois avec sa tête fine aux cheveux bouclés, ses dents immenses et parfaites comme son sourire, ses yeux intelligents d'un vert un peu trouble. Il n'était ni plus ni moins grand que moi, mais il promettait davantage. Je n'ai jamais pu oublier sa façon de se vêtir, son pantalon vert, par exemple, et ses chemises colorées dont une, entre autres, d'un gris superbe, qu'il attachait sur son ventre à l'aide d'un cordon. Et comme nous avions ri de nous-mêmes, cette fois-là, en sortant de la toilette, en allant demander à la religieuse de boutonner les attaches de nos bretelles car nous étions trop petits pour les atteindre. Quelle belle complicité!

Mon dernier souvenir est loin. Nous nous tenions face à face devant le balcon de sa demeure. C'était une vieille maison en bois peinte de couleurs sombres et ombragée par un chêne immense. Un chien doux dormait indifférent sur le seuil de la porte. Nous nous sommes regardés si intensément que le désespoir de son regard perce encore les mots que je pose sur cette feuille. Puis, plus rien. Il était mala-



de, m'a-t-on dit. Son père était mort, m'a-t-on dit. Et un jour, sans le voir une dernière fois, j'ai assisté au spectacle des déménageurs qui vidaient leur maison.

Je voudrais me rappeler pour aller la couper sans scrupule, quelle méchante langue m'avait alors raconté que Jacques s'était suicidé. Est-ce possible qu'un enfant si beau, si pur, qu'un premier ami si tendre vous fausse compagnie, vous prive de sa présence et se prive de la vôtre quand vous l'aimez d'amour.

Si tu me lisais à l'instant même, si tu pouvais te souvenir de moi et les faire mentir tous.

Ou bien, est-ce un songe ? Ai-je rêvé de lui et de tout cela, ai-je pris mon rêve pour justifier le besoin d'aimer que j'avais déjà ?

\*  
\*       \*

Lorsque la porte de la chambre s'est ouverte le visage froid de ma mère s'est montré. Elle me surprenait penché sur les fesses de mon jeune frère en train de chercher le grain de beauté qu'il jurait avoir. Ce n'est pas vrai. Je voulais voir un cul et tel était mon prétexte, pour savoir comment cela était fait et parce qu'on entourait de mystère ce qui n'en était pas un.

Ce regard soudain me culpabilisa à tout jamais. J'ai osé un regard sous la culotte forteresse de mon frère. Comment expliquer puisque je suis comme lui, culotte à terre. Quel mal y avait-il ? Comment aurais-je su si je n'avais osé ?

Vlan ! La gifle vole. La punition suit comme si la gifle ne suffisait pas. On me séquestre, on me prive du souper, on prie pour moi et, dès lors, on commence à m'accuser d'être hypocrite, menteur et vicieux ; vices que je n'ai pas, mais on croit tellement ce qu'elle raconte que j'avance dans la vie avec des défauts que je n'ai pas. Menteur ? J'étais la vérité ! Hypocrite ? Comment pouvais-je l'être ? Tout au plus, avais-je ce sentiment d'avoir commis une indiscretion et, ma curiosité assouvie, trouvé qu'elle n'en valait pas la

peine. Peut-être maman m'a-t-elle toujours regardé en ayant l'impression de voir ce que je venais de voir chez mon frère!

Heureusement pour moi, le lendemain, Agnès arrangea les choses. Je l'entendis dire: « Après tout, madame, ce sont des curiosités d'enfants! » « Ils ne pensaient sûrement pas à mal. »

Oh! Agnès, quels plaisirs et quelles joies elle m'a donnés alors qu'elle était notre domestique, peu de temps avant d'épouser le frère de ma mère, donc de devenir Tante Agnès.

Elle était belle comme savent l'être les Botticelli et noirs les yeux et les cheveux qu'elle portait en chignon sur son long cou laiteux. Elle avait la tâche, après le souper, de donner les bains à la marmaille. Comme j'étais le bambin, j'étais le dernier lavé, le dernier avec lequel elle s'attardait à jouer, aveuglée et comblée par le cristal de mes rires. Ça n'a rien de très original en soi, mais elle avait une façon particulière de m'essuyer.

Voyez-la qui me caresse, qui s'attarde, qui se penche et embrasse mon petit sexe. Entendez-la: « Oh! le beau petit « péteux », gili-gili, je le mange. » Je riais aux larmes. J'érectais déjà à ce rien, le corps sensible, ignorant tout comme Tante d'ailleurs, les conséquences de ces gestes badins. Elle ne savait pas que j'allais longtemps rechercher les mêmes caresses dont les effets se gravaient dans ma chair. Qui peut dire les répercussions de tout cela. Je les ignore moi-même quoique si je vous en parle prouve qu'il y en a eu.

J'aimais cette chère tante. Elle fut ma première passion. J'étais son esclave et j'attendais chaque soir avec impatience et anxiété le violent délire de la baignade. Devinez ma jalousie quand mon oncle l'épousa. Lui? Je ne l'ai jamais aimé parce qu'il me laissait indifférent et qu'il était amorphe, faible peut-être. Qu'importe puisque les visites interfamiliales étaient encore en pratique à cette époque car ma grand-mère maternelle vivait. C'était sous son toit que l'oncle Fernand et la tante Agnès s'étaient

installés. Nous avions le privilège, quand nous n'allions pas encore à l'école, d'être prêtés à grand-maman pour une semaine.

Odeur matinale du café, tartines de confiture ou tranches de pain rôties puis coupées en petits morceaux et arrosées de bon sirop d'érable. Présences aimées de grand-maman et de tante Agnès. J'étais follement heureux quand mon tour venait de loger sous leur toit, comblé de tendresse et de soins particuliers, et point jaloux puisque l'oncle travaillait et que mon cousin venait à peine de naître. J'avais droit à mon bain. Cependant, ce qui devait arriver arriva. Je commençai d'aller à l'école et le cousin grandit. J'assistai une fois à sa toilette et j'ai encore dans la gorge l'âcre goût de mon chagrin quand je vis tante lui donner son bain et lui faire à son tour des gili-gili. J'étais un petit garçon.

\*

\*      \*

Ce ne fut pas comme un autre jour. Il n'y avait plus de neige, mais il ventait et il faisait froid. Nous étions au mois de mars et c'était le dix-neuf. J'avais revêtu un costume de serge noire, orné de boutons dorés, de galons aux manches comme en portent les costumes des capitaines, d'un collet de velours. Je portais des pantalons courts, de longs bas en coton beige soutenus par des jarretières et, bien sûr, j'étrennais des souliers. À mon bras, le brassard des premiers communians sur lequel étaient brodés un calice, une hostie, un lys et des brindilles de blé.

Fier j'étais avec ma mère et mon père, ma sœur Yvette et mon frère Guy qui allait chanter un solo et faire pleurer toutes les mamans. Étais-je bel et bien pur? Sans tache? N'avais-je pas involontairement ou distraitement omis une faute? Ma confession avait-elle été parfaite? Et ces raisins que j'avais pris sans demander la permission; était-ce un vol? J'avais la conscience troublée par ces raisins. J'avais pourtant confessé les péchés qu'on m'avait fait connaître comme à tous les premiers communians, sans varier la formule apprise par cœur: « Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Je m'accuse d'avoir désobéi à mes

parents. » Quand ? Impossible de m'en souvenir ! « Je m'accuse d'avoir eu de mauvaises pensées. » Quoi ! J'ai avoué ça, moi ? Mais quelles mauvaises pensées ? Qu'est-ce qui distinguait les bonnes des mauvaises ? « Je m'accuse d'avoir menti à mes parents. » Encore là, plus moyen de me rappeler quand j'avais menti. Bref, la confession fut ce qu'elle devait être. C'est un ange qui s'est approché nerveusement pour relever la nappe blanche et la poser sur la Sainte Table.

La découverte d'une hostie sur ma langue. Je mange Dieu. Je suce Dieu qui se dissout. Il ne faut pas le croquer ou le mordre, juste saliver le plus possible, et avaler ça comme une aspirine. J'aimais tellement le petit Jésus que je l'ai gardé longtemps dans ma bouche. Ma bouche était un tabernacle. Mon estomac allait être un tabernacle. J'allais digérer lentement le petit Jésus et en faire un petit déchet. Voilà les antipodes du bien et du mal. Première leçon de morale. Si j'avais eu le malheur de dire ce qui me passait par la tête à ce moment-là, on m'aurait sûrement excommunié ! C'est donc en secret, tirillé par mes « bon-Jésus-je-vous-aime » et mes idées saugrenues que je réussis à avaler la chose.

Pâquerette pour Pâques. Les petites filles. Jacinthe et Mireille et tous les noms des petites filles fleurs. Le plus beau jour de ma vie, disaient les grandes personnes : « Tu vas avoir des cadeaux, des surprises ! » En voici l'inventaire : une boîte de chocolats de Tante Laura — c'est ainsi que nous nommions la bonne femme reproduite sur le couvercle de la boîte, nulle autre que Laura Secord — un chapelet supposément béni par notre Saint-Père le pape, efféminé, parce que le chapelet était d'un rose niais et qu'il contenait à l'intérieur une sorte de poudre ou de la terre du mont des Oliviers ; une boîte de dattes fraîches, peut-être un symbole des fruits de Jérusalem et cinquante images de toutes sortes, toutes du même mauvais goût *Made in Italy*. Surtout, un crucifix en bois avec un Christ dessus qui avait du sang partout. Du faux sang. Parce que toutes les pièces en avaient déjà un suspendu au mur et que mon crucifix était le cinquième, il alla dans une boîte

de chaussures vide qu'on remisa sur la tablette de ma garde-robe. Il devait m'être restitué le jour où je quitterais définitivement la maison familiale. Pour me marier, par exemple.

Dès après le dîner de Pâques toutes les premières communiantes et tous les premiers communiants se répandaient dans les rues de la ville pour effectuer les visites conventionnelles. Bonjour ma tante! Bonjour mon oncle! Encore des images. Parfois, une tante, moins pieuse peut-être, donnait une image pas comme les autres, avec le portrait de la reine dessus.

— Tu mettras ça dans ta banque.

Pourquoi me donnait-on des cadeaux et de l'argent parce que j'avais fait ma première communion? J'ai cru qu'on voulait soudoyer mon âme ou acheter ma jeune conscience. Là encore, je n'osai rien dire de ce que je pensais, mais je vois bien qu'à cette époque, déjà, une semence avait commencé de germer. Aujourd'hui, avec tellement de recul, je sais nommer cette semence. Je dis que le diable couvait en moi. Il y avait aussi un enfant affectueux et de bons sentiments qui couvaient en moi. Mais comment se fait-il que je n'aie guère eu de chance de laisser s'épanouir ce cher enfant que j'étais et qui se languissait d'affections. Je ne me souviens d'ailleurs que de rares moments privilégiés quand maman chantait de sa voix superbe des airs que j'aimais.

C'était peut-être sa façon à elle de me caresser car nous étions déjà si nombreux qu'elle n'avait pas le temps de se partager équitablement.

Ainsi quand elle cuisinait, j'avais parfois la grâce de sa patience. Elle me tolérait près d'elle et répondait à mes innombrables questions: « Pourquoi mettez-vous ça? Pourquoi faites-vous ceci? Qu'est-ce que la poudre à pâte? » Soudain, elle semblait ne plus être capable de m'endurer et elle m'ordonnait de disparaître, de « m'effacer », pour employer son expression. Elle oubliait que j'aimais être près d'elle, que j'aimais la chaleur de la cuisinière, et la chaise haute du dernier-né, sans oublier la sécurité que je

trouvais à m'y asseoir. J'étais si bien ! J'aurais appris à me taire et me taisant, à regarder maman et l'aimer.

Je suis né en mars 1939. J'avais donc sept ans. J'étais nerveux, petit de taille, fébrile ; j'avais la sensibilité à fleur de peau ; j'étais vulnérable, naïf, crédule, pur jusqu'au bout des ongles, propre comme tout, gai, aimant rire et jouer des tours, peu sportif, sujet à des sautes d'humeur inexplicables, pleurant sans raison apparente, tombant comme l'éclair dans la rêverie, cherchant la solitude de la cave où s'entassaient sur un coin de l'établi, des tubes de peinture à l'huile, des pinceaux, des cartons sur lesquels je m'exerçais à recopier scrupuleusement des images de calendriers et des cartes postales, ou jouant au chimiste avec un jeu inoffensif, ne tolérant dans cette retraite que mon frère cadet, beaucoup plus grand et plus fort que moi, au point qu'on avait dû l'envoyer à l'école avant l'heure pour me défendre et me protéger.

\*  
\*   \*   \*

Georges vint. Nous y sommes tous allés, ignorant le présage de malheur de cette visite. Nous étions là, l'Union Jack dans la main qu'on agitait au-dessus de nos têtes, et portant sur le revers de la veste un papillon à l'effigie du Roi. Il apparut quelques minutes à peine, au balcon du train royal, salua de la main, souriant, sûr de lui, et poursuivit sa route peu intéressé à ces pauvres gens d'un pauvre bled, mais s'y étant arrêté pour ménager les susceptibilités et convaincre une jeunesse affamée à joindre les rangs de l'armée où elle trouverait de quoi se mettre sous la dent et à gagner, car on était en pleine crise économique et beaucoup vivaient dans une extrême pauvreté. Je tiens ça de mon père qui parfois m'aide à préciser ces faits et les situe dans l'Histoire. Je ne sais rien de la guerre que des racontars et des rumeurs. On allait être bombardé par les Allemands, et ainsi de suite. On priait pour les morts dans les collèges, couvents et dans tous les foyers catholiques : « Mon bon Jésus, faites que tous les Allemands meurent et ramenez-nous nos braves soldats. »

Ah ! tous les jours, à genoux, le chapelet ou le missel en main, derrière maman qui s'accoudait sur le siège de la berceuse, nous répétions : « Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le. » Les perroquets priaient pour la conversion des protestants, pour une tante qui avait quitté le droit chemin — qu'est-ce que cela pouvait bien signifier nous demandions-nous — pour l'oncle alcoolique, pour les petits Chinois qui allaient mourir sans connaître Dieu, pour ceci ou pour cela et pour nous-mêmes qui demandions à corriger nos défauts dont ceux de l'aîné qui était violent, ceux de la deuxième qui était coquette, ceux du troisième qui était frère du diable, ceux de la quatrième qui était orgueilleuse et les miens, qui fus toujours l'hypocrite, le menteur et le vicieux. Amen.

De la guerre je ne connaissais que les coupons de rationnement, les transactions discrètes que faisaient mon père et bien d'autres commerçants. Ils échangeaient des caisses de beurre contre des pneus, de la mélasse et du sucre contre ceci ou cela ou je ne sais plus quoi que des bateaux, disait-on, venaient décharger durant la nuit. Les Allemands ? J'en connaissais beaucoup et je les trouvais sympathiques. Ils n'étaient pas dangereux ceux qui venaient du camp de concentration non loin de la ville, à trois milles de notre maison de campagne. Ils venaient le matin précédés d'un camion bleu sur le toit duquel avait été placé un haut-parleur qui déversait des marches militaires et qui les entraînait à scander leurs pas. Au retour, ils avaient le droit de s'arrêter sur notre ferme et nous allions, mon frère et moi, pomper l'eau qu'ils venaient boire. Ils nous parlaient en allemand. C'était charmant ! Parfois nous leur donnions des fruits ou des légumes du jardin.

Des enfants étaient tués au même instant où ils nous posaient la main sur la tête ; des milliers et des milliers de gens mouraient de faim quand nous leur donnions des fraises ; les cris des gens étaient étouffés quand eux marchaient au son de la musique. Ce que nous ignorions !

\*

\*   \*   \*

Première école pour enfants de petits bourgeois. Costume obligatoire. On m'avait épargné le port de la casquette car pas une ne me convenait et toutes tombaient sur mes grandes oreilles décollées.

La Sœur Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus me prit en affection. Ses mains immaculées et fines, ses doigts pointus aux ongles ras coupés savaient s'arrêter sur la joue du petit diable que j'étais et caresser ses sourcils. Elle réveillait mon visage qui rougissait sans comprendre la raison de cette rougeur, complice sans doute, trop heureux pour me défendre de l'attention qu'elle me donnait et que je recevais à peine de ma mère. Quand j'avais froid durant les récréations d'hiver, combien de fois me suis-je réfugié sous sa grande cape, humant l'étoffe religieuse, jouant discrètement avec le grelot de la cloche qu'elle tenait toujours en main, me rappelant à l'ordre par : « Chhhhuuuu, tu vas attirer l'attention ! » Que pouvait-elle retirer de ma présence ? Comblais-je alors ce qui lui manquait ? Était-elle à ce point femme de projeter sur moi son « maternalisme » et sublimer par des affections pures ses sens prisonniers ? On m'arrache à elle pour me jeter dans les bras des bons Frères des Écoles chrétiennes dont plusieurs n'avaient pas la vocation et avaient pris la soutane pour éviter la conscription.

Il y avait forcément de tout là-dedans. Frère Amédée-de-la-Joie, singe et seigneur, artiste peintre à l'eau de rose et aux parfums, efféminé de la tête aux pieds, impeccablement propre, hystérique comme une anguille prise au piège, sujet à des colères soudaines et inexplicables qui nous faisaient dresser les cheveux sur la tête et nous clouaient sur place. À l'époque des Fêtes, alors qu'il dirigeait la chorale, je l'ai vu tomber sur un confrère avec une cruauté, une violence et ce que je ne lui pardonnai pas, une méchanceté réelle. De là mon horreur de la méchanceté et telle que je peux, à l'instar du Frère Amédée-de-la-Joie, entrer en colère, mais vraiment, contre qui est bête ou méchant. Fallait le voir, quelques heures plus tard, complètement métamorphosé, debout sur la table de ping-pong, expliquer à un autre frère comment prendre des positions



d'anges qu'il allait dessiner sur des cartons et suspendre à des ficelles au-dessus de la crèche de Noël. Lui encore, juste avant la messe de minuit, poudrer les enfants de la chorale qui avaient revêtu la soutane blanche des grands jours. Pis encore, avec je ne sais quel parfum, armé d'un vaporisateur, il patinait sur le parquet trop ciré de la chapelle en soufflant, comme on souffle un pissenlit, pour embaumer Noël.

Comment des gens si peu équilibrés, un peu fous, pouvaient-ils prendre charge de la jeunesse? Comment, tel j'étais, ne pas avoir été impressionné par de tels spectacles, au point que je suis toujours attiré par les êtres sans mesure, originaux, capables de tout, des plus grandes générosités comme des plus inavouables mesquineries. Êtres paradoxaux ils jouaient dans ma vie un rôle important parce que différents du cadre familial, de la contrainte, de la sévérité militaire dans laquelle nous étions éduqués, et ils me laissaient croire qu'on pouvait être catholique en étant un peu original.

Il fallait me voir sortir de la classe en sautant comme le Frère Amédée-de-la-Joie, poser comme ses anges et souffler dans d'invisibles vaporisateurs sur la vie qui m'empoisonnait déjà. Et pour compenser à la Sœur Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus je trouvais le révérend Frère Armand qui se prit d'une grande affection pour moi. J'étais son privilégié, son chou. J'avais droit à des faveurs qui étaient des injustices. Il me gâtait, m'apprenait à jouer de la flûte en me tenant sur ses genoux. Je ne me défendais pas, bien au contraire, car j'aimais ce bel homme qui était correct et sensible et qui me prodiguait des caresses subtiles après la classe quand nous avions fini d'essuyer les tableaux noirs et de secouer les brosses. J'avais alors le droit de poser ma tête sur son épaule, d'écouter la musique et de l'apprendre, fasciné par ma nouvelle maman.

Vinrent les amitiés particulières entre mon cousin germain, le petit Lafrenière, le maigre à Serge, Louis le boiteux et moi, Ti'Rouge Cabano. Nous jouions à la « tague-malade ». Ce jeu consiste à toucher quelqu'un quelque part,

et qui, dès lors, tenant la main là où il a été touché, se met à courir après un autre pour lui rendre la pareille. Chacun son tour nous courions après le « zizi » d'un autre pour apaiser nos obsessions et assouvir nos curiosités. Nous eûmes tôt fait d'abandonner ce jeu dès qu'il ne nous parut plus coupable, sans poivre et sel. Un autre frère vint nous inspirer.

Obsédé et frustré, il aimait les petits garçons. Il faisait sa classe avec une certaine sensualité à laquelle les enfants éveillés ne pouvaient pas être insensibles. Il nous donnait des exercices sur lesquels nous devions nous appliquer ; ce qui lui permettait de quitter son pupitre, de se promener nonchalamment les mains dans les poches de sa soutane, les bavettes au vent, et nous passer en revue, s'attarder à ses préférés dont j'étais, caressant de-ci de-là une épaule ou pinçant une joue pour signaler une erreur. Un jour, j'aperçus mon cousin germain qui rougissait quand les doigts poillus du révérend Frère se mirent à grimper lentement et sournoisement dans la manche de sa culotte courte.

À la récréation il confessa le plaisir trouble qu'il avait trouvé et me conseilla d'en faire autant. C'était simple : il s'agissait de placer son sexe du côté où le frère venait. J'entends encore le froufrou de sa soutane, je revois la gymnastique inventée pour que rien ne paraisse et je ressens profondément la complicité qui nous liait mon cousin et moi. Le lendemain, pris de remords, je cours à confesse. Pour avoir droit au pardon on ne trouva rien d'autre à me faire faire que d'aller raconter tout cela au directeur et à mes parents. Quelle humiliation ! Le directeur refusa de me croire. Mon cousin fut appelé et confirma. On nous changea de classe et on laissa le saint frère là où il était. Quant à mes parents, ils ne voulurent point me croire. Cela dépassait leur vision des choses possibles. J'avais donc une imagination malade. J'étais encore plus vicieux qu'ils ne l'avaient cru et je fus prié de ne plus raconter d'histoires semblables sous peine de sévères punitions, c'est-à-dire, d'être privé de souper, ne plus me servir de ma bicyclette et d'aller me coucher à sept heures du soir, après la diffusion radiophonique d'un programme quotidien

intitulé: «Un homme et son péché». Voilà comment on punissait les impurs.

\*

\*      \*

Mais pur j'étais. Dieu que je l'étais et les statues de la Sainte Vierge m'ont vu pleurer bien des fois mes péchés d'ignorance et d'innocence. Quand l'ostensoir, brillant sous les lumières, nous était montré, je ne savais pas baisser la tête car je trouvais stupide de l'incliner devant Dieu qu'il fallait regarder bien en face. Je regardais donc. Je lui parlais à ce morceau de pain, je l'appelais Christ, et nous étions des copains. Je restais souvent dans son église, impassible et rêveur ou avec un livre en main pour lire dans cette maison divine qui était plus calme que les bibliothèques. Hélas! ces joies passées sont lointaines. Il n'en reste rien tant j'ai été écœuré de Dieu, de ses églises, de ses représentants et de tous ceux qui constituent sa gang. Comment expliquer ça dans une famille canadienne-française, catholique comme la mienne l'était, et quand mon père qui vit encore et pour lequel j'éprouve une affection profonde et un infini respect, qui n'a rien à voir avec mon impudeur, le recul aidant, remémorant cette époque, se contente de sourire et de dire: « Ah! si j'avais su! » Que voulez-vous, ma mère était comme toutes les bonnes femmes religieuses et bornées et n'avait, semble-t-il, nul autre but dans la vie que de nous contraindre à la prière en famille, à la messe quotidienne du carême et des saintes fêtes des saints patrons des saintes occasions. Surtout, il fallait communier.

Pour quelle raison sautais-je les communions? Ce devait être une chose entre lui et moi, une faim de moi à lui et cela — devais-je croire — ne concernait personne. Rentrant à la maison, après la messe, il y avait toujours une grande langue pour me dénoncer. Quoi? Je n'avais pas communiqué? Quel péché épouvantable avais-je dû commettre? Il fallait coûte que coûte aller à confesse. Mon pauvre père et tous les enfants nous montions dans la Chrysler et on se laissait conduire à l'église où nous prenions place dans un banc, les uns près des autres, pour l'édification

des voisins. Et papa, plus discret, se tenait à l'arrière, surveillait et voyait à ce que tous aillent au confessionnal.

— Mon père, c'est ma mère qui m'envoie parce que je ne veux pas communier.

— Je vous écoute, mon enfant.

— Mon père, je m'accuse. Je m'accuse d'avoir bu un verre d'eau. Je m'accuse de m'être lavé les dents et d'avoir avalé de l'eau. Et quant à y être, mon père, je m'accuse d'être vivant.

Mais il est fou, me disais-je lorsqu'il s'empressait de fermer le guichet sans m'avoir donné l'absolution.

Je quittais le confessionnal la gueule fendue jusqu'aux oreilles, jetant un coup d'œil à mon père qui hochait la tête de contentement.

Et quand tous y étaient passés, on remontait dans la bagnole. Ça puait tellement l'état de grâce là-dedans qu'on aurait dit que la voiture allait s'envoler et survoler la maison de campagne où nous aurions pu envoyer des « bye-bye » à maman heureuse de voir tous ses petits saints monter droit au ciel ayant tous été épargnés de la sexualité.

Si elle avait su ! Ce qui s'appelle savoir !

\*

\*      \*

Longtemps, à me regarder, j'éprouvai un vif sentiment de culpabilité. Mes organes sexuels étaient fonctionnels et je devais les considérer comme tels. Chaque regard, chaque toucher était suivi d'une rougeur à mon front. Je n'avais pas le droit de me connaître. Érecter était une faute grave et je devais faire comme on m'avait dit : « Si ton corps durcit, il faut que tu coures, que tu joues, que tu occupes ton cerveau. L'oisiveté est la mère des vices. »

C'en était assez que je parte comme flèche et me mette à courir dans la cour ; ce qui faisait dire à maman : « Tiens, le nerveux qui fait une crise ! » J'étais délivré du mal, pour l'instant du moins, sachant bien que la nuit venue, je me

coucherais, me défendrais de ces contractions doucereuses avec lesquelles j'allais m'endormir coupable. Dormir coupable tant de nuits pures de mon adolescence, au point que cette culpabilité devint nécessaire, que rien n'allait plus sans elle. Or, une nuit, je me réveillai et constatai que le phénomène se produisait durant mon sommeil. Cela ne dépendait donc pas uniquement de ma volonté, de mes désirs? Mais, j'étais normal? Mes frères étaient-ils comme moi? Il fallait le leur demander. Lequel offrait le plus de garantie et n'irait pas me trahir? Je partageais le lit de l'aîné et je décidai de lui avouer mon trouble. Il se couchait plus tardivement que moi et je m'endormais toujours avant d'avoir pu lui parler. Un autre de mes frères se chargea de mon éducation sexuelle en se prêtant à des comparaisons et à des expériences qu'il n'est pas besoin de raconter. On se touchait dans la crainte d'être surpris et avec trouble, avec angoisse, avec je ne sais plus combien d'autres sentiments morbides. Si on nous avait surpris on nous aurait infligé une punition exemplaire sans même tenir compte que nous étions déjà en enfer, car on y était vraiment toute la semaine ou jusqu'au samedi soir alors que nous étions entraînés au confessionnal.

À la répétition l'idée me vint que j'étais malhonnête. Comment promettre que je ne recommencerais plus quand j'étais sûr du contraire? Ce jeu du repentir et du recommencement eut une importance majeure dans le cheminement de ma jeune foi. J'allais trancher la question une fois pour toutes et toujours opter pour le recommencement. Tant pis pour la foi si elle ne savait pas s'accommoder de ma logique! D'ailleurs, l'hypocrisie me répugnait et je ne me voyais pas toujours confesser les mêmes fautes sans me poser certaines petites questions. Ainsi, pourquoi Dieu m'avait-il créé, lui qui sait tout, pour me placer dans un pareil état? Dieu était bon, juste. Fallait-il que je lui parle d'homme à homme et que j'explique: « Écoute, tu le sais bien, l'autre jour, après la confession, je t'avais promis. J'avais juré. Tu vois, j'en suis au même point! »

Une fois pour toutes le bon Jésus est descendu de sa croix, s'est calmement assis sur mon lit et m'a dit: « Ne te

tourmente plus. Tu sais bien que je suis comme toi. À moi aussi cela arrive. » Il dénoua le nœud qui retenait le linge sacré qui lui ceignait la taille et se montra nu. Il était en érection. Je n'osai pas regarder, pour sûr, tant j'étais gêné et que je rougissais jusqu'à la racine des cheveux, cependant je trouvai la force de crier de ma voix la plus désespérée un « maman » qui ébranla toute la maison. Mes frères qui partageaient ma chambre sortirent de leur sommeil. Maman et papa accoururent comme s'il y avait eu un incendie. On fit de la lumière. On se rendit compte que je venais de rêver.

— Tu vois, dit-elle à mon père, il y en a toujours un qui fait un cauchemar quand on leur donne de la viande au souper.

Jusqu'à ce jour personne n'eut vent de cet étrange rêve. Dès lors, une complicité réelle s'établit entre Jésus et moi. Non, il ne descendit plus jamais de sa croix, mais je pensais à lui comme à un homme chaque fois que j'avais besoin de l'appui d'un homme. Ce fut une amitié formidable. Je lui racontais tout et lui faisais part de tous mes doutes, de toutes mes inquiétudes. Je m'efforçais de l'imiter en tous points au point de devenir semblable à lui. Pas Dieu, mais son frère. Et si je ne suis pas un vrai saint, j'ai eu maintes occasions de le devenir. On ne s'est malheureusement jamais mis d'accord lui et moi sur les moyens, tant je sortais des sentiers battus et en découvrais d'autres — c'est la seule façon — pour atteindre à une sainteté non orthodoxe.

Je suis encore comme ça. C'est encore mon ambition mondaine. Je le dis en souriant à qui veut l'entendre. Et tant pis si on me croit ! Ou tant mieux !

MARCEL GODIN